

Retour sur les
enquêtes dans la
région de Collo avec
Bourdieu et son
équipe.

Salah Bouhedja est un de ceux qui ont connu Bourdieu et Sayad, en 1960, dans la presqu'île de Collo au moment où Bourdieu conduisait des enquêtes sur les regroupements de populations opérés par l'armée. Salah Bouhedja est originaire du douar Ouled Attia et a fait ses études à Collo, à Constantine et, puis à Annaba (ancienne Bône).

Jeune étudiant, il était alors vacataire dans une SAS pour gagner un peu d'argent pendant les vacances. Il a principalement servi de guide, d'orienteur et surtout de traducteur à l'équipe de Bourdieu. Salah, d'origine berbère comme beaucoup, Il est arabophone et excellent francophone puisque sa propre mère (née en 1913) était lettrée car c'était l'une des rares femmes « musulmanes » de la région à obtenir son certificat d'études. Petit-fils de bachaga, fils de caïd, Salah connaissait les gens et les lieux et était surtout respecté par les habitants, ce qui a constitué un atout formidable pour avoir accès à des populations souvent réticentes à répondre à un questionnaire en temps de guerre.

Cette région est investie très tôt par l'ALN à cause de sa situation topographique (cul de sac) et surtout en raison de ses forêts de chênes liège, formidable refuge pour les maquisards et grande ressource économique pour les colons qui en exploitaient le liège.

Homme ouvert d'une grande culture, il a suivi le chercheur en herbe faisant ses premiers pas dans la recherche jusqu'au moment où il est arrivé au sommet de sa carrière (Collège de France et réputation mondiale).

Salah m'a permis de mieux connaître la région, de suivre les différents groupes qui la constituent, les alliances et les inimitiés qui la caractérisent. Ce retour sur cette période permet de saisir les nuances, les difficultés de vivre et de survivre dans de telles conditions, d'avancer toujours masqué pour éviter un pire toujours présent.

Même en cette période où la tragédie, la mort, la torture sévissaient, en apparence, il n'y avait pas deux blocs en constante opposition mais une vie en commun « imposée » par l'ordre dominant, il y a parfois des interstices où l'on pouvait trouver une entente « On apprend à jouer, à se camoufler et, d'une certaine façon, à se dédoubler » me dit un jour un homme d'un regroupement.

Les populations vivaient dans une SAS, elles faisaient le dos rond en faisant comme si... Il en est

de même pour Salah, étudiant à Annaba, en militant à sa manière, car lui, comme Sayad, étaient pressentis (par les responsables du FLN) pour aider les « frères », (mis pour les maquisards). Et, bien sûr, comment pouvait-il en être autrement de ces enquêteurs « citadins » (« bourgeois ou petits bourgeois » aux yeux des paysans) qui, tout en côtoyant l'armée, étaient tout à leur propre mission¹, celle qui consiste à faire la lumière sur les conditions « d'encampement » des réfugiés. Faire le dos rond et le faire comme si on partageait un espace commun relevait d'une stratégie - évidente pour ceux qui ont connu la guerre - qui s'imposait avec force au point d'être enseignée aux enfants par leurs propres parents -. Ce sont ces petits riens n'ayant l'air de rien que livre Salah Bouhedja dans toute leur nudité et dans toute leur clarté. C'est un véritable plaisir de recueillir ces propos de sa bouche et sans qu'il en tire une once de gloire. De plus, j'ai admiré son franc-parler, il n'hésite pas à dire de son père qu'il est « collabo » alors que les fils de « collabo » (réels ou symboliques) ces martiens², comme on les désignait, font dans l'excès de zèle et sont les premiers à dénoncer ceux là mêmes qui ont sincèrement travaillé pour ce pays. Pour Salah et tous ceux qui ont vécu ces moments dramatiques cela faisait partie tout naturellement de la réalité de leur époque.

¹ Comme le rapporte Claude Seibel. Sans être forcément tous acquis au FLN, ils étaient engagés pour faire la lumière sur les horreurs d'une des guerres les plus atroces du XXème siècle.

² Ceux qui vont se déclarer nationalistes après le cessez-le-feu.

Entretien

BS: Je travaillais pendant les vacances à la SAS³. Je bossais au service d'État civil. J'avais un cousin germain qui travaillait à la SAS, il s'appelait Youssef. C'est un cousin germain, il est le bras droit du commandant de la SAS.

TY: *Il s'appelait comment ?*

BS: Abada.

TY: *Je les connais, ils sont de Tizji-Lekhmis dont un que j'ai connu personnellement. Amar Abada était agrégé d'arabe et répétiteur de berbère à l'INALCO⁴.*

BS: Ce jour-là (le jour de l'arrivée de l'équipe), il y avait un accident. Ce n'est pas un accident mais plutôt un attentat; Vandemme (Van den, Meyer) c'était le directeur de la société de liège de Bessombourg⁵. Il y a Collo au bord de la mer, ensuite, il faut monter à Chéraia, vers l'intérieur des terres, il y a la SAS, il faut remonter 7 km encore, et là se trouve Bessombourg⁶ avec cette fameuse société de Liège. Mon grand-père habitait Bessombourg, il

³Section administrative spécialisée

⁴Il a aidé à la traduction des contes kabyles recueillis par Mouliéras et publiés par Camille Lacoste et nous a également aidé à traduire de l'arabe vers le français et réciproquement divers documents, en 1984, au moment de la création d'AWAL, Cahiers d'études berbères, fondée par Mouloud Mammeri.

⁵Se trouve dans le grand massif forestier (forêt de chêne liège) de la ville côtière de Collo (ancienne petite Kabylie). Bessombourg se trouve à 14 Km de Collo et à plus de 80 km de Skikda (ancienne Philippeville). Bessombourg s'est d'abord appelé Zitouna -construit après l'insurrection de 1871- puis Bessombourg en l'honneur du fondateur de la compagnie de liège, Besson. Massif montagneux très boisé, il a permis à l'ALN de fonder un maquis plus tôt qu'ailleurs. L'armée française a alors décidé de créer un camp de regroupement à l'été 1957 obligeant ainsi les populations à y habiter. C'est l'un des camps les plus connus dans l'histoire et sa découverte par Michel Rocard en mars 1959 a donné lieu, en révélant la mortalité des enfants, à un relatif scandale en France car les camps de regroupements étaient (de surcroît) tenus secrets. D'autres journaux s'y intéresseront. L'armée décide alors d'ouvrir le camp et d'organiser des visites. *Je pense que Bourdieu et son équipe ont pu obtenir les autorisations d'enquêter dans les camps de regroupement après cet événement. Sayad le rapporte de façon explicite dans son « Histoire, recherche identitaire ». Ce qui logiquement exclut l'idée que l'armée ait commandité des enquêtes (en fin de parcours de guerre en 1960 !) pouvant décrire scientifiquement ses propres crimes (comme le soutient A.Kadri dans Tumultes. De plus, pour André Nouschi, les résultats de cette enquête sur les regroupements étaient catastrophiques pour l'armée ... c'était explosif ! (enquête orale).*

⁶Bessombourg, Rocard, voir également photos de Macaigne, 17 juillet 1959, Le Figaro, 22 juillet 1959, « je reviens d'Algérie ».

était bachagha à la retraite du douar à côté, Ouled Attia.

TY: *En retraite, mais il y a gardé son aura, son capital social.*

BS: Son capital social, oui, mais pas administratif. Il était à la retraite depuis trois à quatre ans et faisait figure de notable. Il était respecté par tout le monde. Son douar, c'est Béni Ishaq⁷, rival de mon autre douar d'origine, un peu plus haut, Ouled Attia. Ils étaient rivaux plus ou moins surtout que le précédent caïd était issu du douar ennemi. Peu importe, mon grand-père était un grand sage. Honnêtement.

TY: *Par honnêtement, tu veux dire qu'il ne s'était pas « mouillé » avec la France, comme beaucoup dans ce type de fonction. Il a fait son travail en essayant de protéger les siens. Il y en avait qui ont essayé de concilier la chèvre et le chou.*

BS: Jamais, jamais, parce que comme dans le douar originaire Ouled Attia (maintenant il s'appelle Ziabra), ils étaient presque tous au maquis, c'était une zone interdite. Alors les gens qui vivaient en zone interdite faisaient halte chez mon grand-père. Certains venaient consulter un médecin, d'autres venaient à la poste, d'autres encore pour diverses raisons. Ils passaient la nuit chez mon grand-père qui les nourrissait, les hébergeait, parce que mon grand-père était protégé par son statut et il avait conservé toutes les valeurs de la tradition berbère ancienne. On n'est notable que si on est reconnu par les siens et si on leur vient en aide. Un notable, c'est d'abord un protecteur de la tribu, de ses intérêts matériels et moraux.

TY: *Le couvre-feu en zone interdite⁸, c'est cinq heures (17 heures).*

BS: La maison de mon grand-père était près de Bessombourg. Au bout de 50 mètres, c'était la zone interdite. Il y avait une casemate. Les gens tiraient.

TY: *La casemate, c'était qui ?*

⁷At Isheq arabisé en Beni Ishaq en fait partie.

⁸Régions suspectées d'apporter une aide au FLN ou seulement fortement boisées, lieux escarpés peu accessibles à l'armée française confrontée à la guérilla et non à une guerre classique, il fallait vider de leurs populations et de toute vie, y compris animale, les campagnes et les montagnes inaccessibles pour bombarder à souhait. L'armée pouvait tirer à souhait sur tout ce qui bougeait.

BS: L'armée française bien sûr !

Après sa retraite, on l'a remplacé par un autre caïd à qui on a confié cette maison. Peu de temps après, elle est devenue le siège de la harka⁹. Les harkis étaient en nombre. Plus personne ne bougeait, même mon grand-père, il en est mort d'ailleurs ! Il a succombé à une crise cardiaque. À cause de la conduite des harkis et de leurs exactions.

Quand ils sont arrivés, (à quelle date ?) (il s'agit de l'équipe de l'ARDES), il y a eu l'assassinat de Vanden Meyer.

TY: *Un Suisse allemand ?*

SB: Non, un Alsacien du nord.

Dans notre douar, Ouled Attia, juste à 6 km plus haut. L'agha est un frère de mon grand-père, quand il est mort il a été remplacé par son fils qui est devenu un grand notable. Il «naviguait entre le FLN et la France». C'était l'ennemi juré de Vanden Meyer. Un jour, il aurait dit: «la colonisation à Collo, c'est la HPK» (Société des lièges des Hamenda et de la Petite Kabylie). Ils étaient en guerre, surtout que cette société avait une concession de la forêt où était «masclé» le liège à son profit. Lorsqu'ils ont créé le centre de regroupement à Bessombourg (Zitouna avant c'était le douar el Goufi), je ne sais plus à quelle date. Le centre de Bessombourg a été dénoncé par une équipe de journalistes du Nouvel observateur. Les habitants de Bessombourg c'était Beni-Isaèq. À Beni-Ishaèq, il y a encore des berbérophones. C'était à partir de Ouled Attia jusqu'à Djidjell. Il y a de la berbérophonie, mais là il faut savoir qu'on est plus près de Djidjell que de Collo... ils parlaient surtout arabe. De toutes façons tout le monde parlait l'arabe. Pourquoi ? Parce qu'ils cohabitaient avec les «colons»

TY. *tu veux dire les pieds noirs ?*

BS Ils étaient obligés de parler la langue des

9. Pluriel de harki, les autochtones s'étant ralliés à l'armée. On les appelait aussi supplétifs, agents enrôlés dans l'armée pendant la guerre et qui seront abandonnés à leur sort pour ceux qui sont restés en Algérie et enfermés dans des camps pour ceux qui ont pu gagner la France.

dominateurs, c'était l'arabe.

TY: *Des dominateurs ?*

BS: Oui, les dominateurs, c'était les Arabes quand ils sont arrivés Ils ont imposé leur langue.

TY: *Mais ils parlaient quand même berbère.*

BS: Ben Oui ! Ma propre grand-mère

TY: *Parlait berbère ?¹⁰*

BS: Pas avec moi ! avec les femmes du village du douar.

TY: *Mais, c'est des maisons kabyles !*

BS: Oui, c'est des maisons kabyles, ça t'étonne ?

TY: *Oui, mais parce qu'on ne le sait pas et si on ne le sait pas, c'est par manque d'informations et de connaissance de la culture algérienne dans son extrême diversité. C'est aussi de l'occultation, voire même une volonté d'effacement de l'identité culturelle et linguistique de ce pays. Je ne le savais pas avant d'avoir vu les photos de Bourdieu. Après, j'ai vu des poteries, de très belles jarres de Jijel exposées à l'hôtel Tabet à Bedjaia. C'est une décoration berbère (dans sa variante kabyle) des plus fines que je n'avais jamais vues jusque-là. Je comprends mieux les raisons pour lesquelles cette région s'est appelée Petite Kabylie. En relisant l'histoire de la région et surtout la toponymie cela ne fait pas de doute. C'est intéressant car cela montre l'accélération de l'arabophonie et le recul de la berbérophonie, ici du kabyle. Un peu comme dans la région de Zemoura, Bougaâ,¹¹, etc.*

BS: Ma grand-mère maternelle parlait berbère avec les gens. Les femmes qui venaient l'aider à faire le ménage, à lui apporter ce dont elle avait besoin, elles lui faisaient «l3ula»¹², et une fois dans l'année elle faisait les poteries. Elles allumaient un grand feu, elles chantaient, elles décoraient. Une fois les

¹⁰ Je dis ça car j'ai visionné les photos de Bourdieu que j'ai largement commentées pour une étude de Schultheis qui doit paraître (sur sociologie de l'image à partir des photos de Bourdieu) et j'ai été impressionnée par l'intérieur des maisons, les décorations des intérieurs, le mobilier, les poteries, la présence des ikufan, icbyla. On dirait qu'on est en Kabylie, cela signe une continuité culturelle jusqu'aux années 60 dont on ne parle pas, qui est complètement déniée, effacée. Beaucoup de natifs se disent arabes et l'histoire officielle rajoute un vernis d'arabité.

¹¹ Kateb Yacine disait qu'à Bougaâ (ex. Lafayette) les habitants parlaient kabyle; Rabah Belamri m'avait également appris qu'il faisait partie de la première génération à être arabisée.

poteries «cuites», elles tapaient sur l'ustensile pour voir si cela allait.

Moi ce sont mes grands parents qui m'ont élevé et quand je suis allé au lycée ce sont mes tantes (paternelles) parce que mon père est mort jeune¹³.

Ma tante, à Collo, avait un mari pêcheur. Je mangeais du poisson tous les jours. Tous les jours de ma vie ! Quand ils achetaient un bout de viande, c'était uniquement le vendredi. Les mercredis et les samedis j'allais à Bessombourg chez mes grands- parents. Ma tante me dit alors de dire que je mange mal... le but était que je revienne chargé de victuailles. Après, je suis allé chez une autre tante, son mari était professeur et au fur et à mesure de ses affectations je les suivais.

TY: *Moi aussi j'ai connu cela.*

BS: Mon père avait quatre soeurs, celle qui était mariée avec Abada, l'autre le pêcheur, l'autre Bach-Adel, le dernier professeur.

TY: *Ils étaient bien placés quand même... pour l'époque.*

BS: Ma mère qui était née en 1913 avait son certificat d'études. C'était quelque chose bien sûr ! Ses frangins étaient tous pêcheurs et eux, c'est la famille Dib (on dit qu'ils viennent de l'Ouest, du Maroc).

Enfin, pour en revenir à l'équipe. Quand Ils ont vu la voiture dans le fossé, ils ont pris la poudre d'escampette. Il ne restait que Budin. On savait que Collo, c'était dangereux comme il y avait beaucoup de pieds noirs... je me souviens de Mahfoud Nechem (membre de l'équipe).

TY: *Il vient d'où ?*

BS: D'Alger. C'est un Kabyle, il venait voir Sayad de temps en temps après l'indépendance. Il a monté une entreprise de ferraille, je crois !

TY: *Il restait Jacques Budin, il voulait continuer*

¹² Préparation de denrées alimentaires: pâtes, couscous .., que l'on sèche et qu'on conserve dans des jarres en terre cuite pour l'hiver. Les femmes se réunissaient par dizaine et roulaient du couscous le plus souvent en chantant le répertoire ancien.

¹³ Il faudrait raconter l'histoire de ce père dont tu dis qu'il est collabo. Comment est-il devenu collabo ?

l'enquête ?

BS. Il est resté sur place. Il a été hébergé à la SAS, moi, j'ai été chez mes grands- parents dans le douar de mon grand-père, ils habitaient à 7 km, je rentrais tous les soirs. J'avais une mobylette, c'était pratique.

Le lendemain nous sommes allés à Ain Aghbel qui faisait partie du douar de mon grand-père Beni Isheq où on avait des terres.

TY: *À Ain Aghbel on parlait berbère ?*

BS: Non... de chez nous jusqu'à Collo, ça s'est arabisé, à El Milia ils parlaient encore berbère à cause de ce qu'ils faisaient: ils vendaient de l'huile et des armes.

On est parti avec Jacques Budin dans un camion de la SAS. En arrivant à Ain Aghbel, c'était une harka. Le lieutenant n'était pas là. Jacques Budin devait se présenter à la SAS¹⁴, parce qu'on logeait là, dans la harka. Voilà-t-il pas qu'ils arrêtent un type. Ça s'est passé comme à la télé avec Starsky et Huch, ils le descendent du camion. Il y a quelqu'un qui vient me voir et me dit: c'est ton cousin Saïd¹⁵ qu'ils viennent d'arrêter. Mais ce n'était pas le cas. En descendant à Collo, j'ai informé mon oncle que ce n'était pas son fils que l'on a arrêté mais un homonyme. Pendant ce temps, on faisait l'enquête. On interviewait des gens qu'on avait déjà contactés. C'était plutôt Jacques Budin, je traduisais de temps en temps, la plupart des gens parlaient français. Une fois, la nuit la harka a été attaquée, on s'est planqués sous les lits. On est resté deux à trois jours, peut-être.

TY: *Sous les lits ?*

BS: Non, peut-être une heure ou deux, quand cela s'est arrêté, on a quitté notre cachette. On avait éteint les lumières...

Après, on est repartis à Chéraia. Moi, j'ai continué mon boulot au service de l'état civil et Budin, il est reparti.

¹⁴ Tout étranger au lieu doit se présenter à la SAS sinon il risque d'être suspecté.

¹⁵ Il se référait au cousin germain de mon père qui était au maquis.

TY: *Et l'enquête alors ? Où est ce qu'elle a été effectuée ?*

BS: A Ain Aghbel, oui, malgré tout.

Dans ce premier moment, il n'y avait que Jacques Budin qui a interviewé certaines personnes et les autres ne sont pas restés. Ils sont repartis ...

TY: *Et Bourdieu, dans tout ça ? Tu l'as vu ?*

BS: Non, je ne l'ai pas vu, il n'est pas venu cette fois. Il n'y avait que Sayad et Mahfoud Nechem. J'ai revu après Accardo et les autres, je ne sais plus. Ils étaient à peu près cinq à six. Les autres sont repartis. À Ain-Aghbel, il n'y a que Budin qui a mené l'enquête.

TY: *Et Sayad quelle langue parlait-il avec ses interlocuteurs ?*

SB: Arabe et français. Il parlait arabe, ce n'est pas possible de faire autrement ¹⁶. Je l'ai connu, et je l'ai entendu parler sur place dans les regroupements mais aussi en France

Ici, (à Paris), le hasard a fait que nous avons trainé ensemble des années et qu'on a habité le même immeuble (155 Faubourg Poissonnière, Paris 18e), un jour, on se croise dans le hall. On se reconnaît. « Que fais-tu là » me dit-il ? Je lui dis que j'habite une chambre de bonne et m'apprend qu'il loue là, lui aussi. Effectivement -comme il a été un grand malade - il a été « tubard », diabétique.

TY: *et allergique...*

BS: non allergique à la fin, il a eu la gangrène ou je ne sais quoi, c'était déjà un très grand malade....

TY: *En quelle année ?*

BS: En 1963 début 1964, et même qu'un jour, il reçoit un cousin, Akli. Il habitait le studio, il ne parlait ni français ni arabe et on n'arrivait pas à

communiquer (Oui ou non c'est tout^o).... Il était disposé à aider et à se débrouiller dans toutes les situations. Un jour, nous devons aider Bourdieu à déménager (du XV^{ème} vers Anthony. Et, c'est Akli qui nous a donné un sérieux coup de main à Anthony. La journée est passée mais pour rentrer, il fallait prendre le dernier métro. Sayad me dit ne t'inquiète pas, il y a Akli. Mais le Akli en question ne savait pas lire le français, sa connaissance du métro était réduite aux panneaux publicitaires, il se basait sur les images pour se retrouver. Mais simplement voilà, ce jour-là, il y a eu changement de publicité. Akli n'a pas reconnu la station et on a dû s'arrêter à Porte de Clignancourt.

TY: *Et après ?*

BS: On est rentré à pieds.

TY: *L'histoire du changement de publicité dans les métros est très courante chez les Kabyles ne sachant ni lire ni écrire.*

SB: Pour aller dans ton sens, j'aimerais te raconter une histoire dans le même sens chez un type, je l'ai vu ce matin, il est d'El-Kseur, peut-être, il a travaillé ici (en France) toute sa vie. Voilà qu'il est à la retraite et c'est là qu'il commence à avoir des problèmes de santé. Je lui avais dit à l'époque de ne pas rendre sa carte de résident comme il avait des problèmes de santé il pouvait revenir et se faire soigner.

Ces jours-ci, il m'a dit: « je vais prendre la nationalité française ». Je lui ai dit: « tu as intérêt ».

Il ne sait ni lire, ni écrire, ni se servir d'Internet, il ne sait rien. Il ne sait pas sur quel site se connecter pour avoir des informations. Je l'ai mis en relation avec des assos. Lui aussi est kabyle. Il dit en plus, c'est des histoires d'Algériens. La boucherie Lanvin, c'est des Kabyles. Un jour, Abdallah, le patron, lui a reproché de parler kabyle. J'ai été l'engueuler, parce que quand je suis là, il parle kabyle avec son épouse alors qu'il sait très bien que je ne comprends pas.

TY: *Est-ce que par hasard les enquêtes étaient commanditées par l'armée, je pose la question parce que des chercheurs très mal informés tentent de faire circuler ce genre de choses. Comme tu y as participé, il est tout de même bon de le savoir.*

16 Voir également Yves Jammet qui rapporte que le niveau de Sayad était bon à l'oral et à l'écrit (ce qui était rare pour sa génération non alphabétisée en Arabe) Jammet Y., Abdelmalek Sayad, les années d'apprentissage (1933-1963), in Tassadit Yacine, Yves Jammet, Christian de Montlibert, *La découverte de la sociologie en temps de guerre*, in, Nantes, éditions Cécile Defaut, 2012, 191 P., pp.17-127.

BS: Je n'ai jamais entendu ce genre de choses. Je crois que c'est l'équipe d'Alger, Bourdieu, Darbel, Seibel, Rivet qui ont décidé de faire ça. Ils ont été financés, c'est sûr ! C'est gouvernemental, et alors !

TY: *D'ailleurs est-il possible de faire autrement dans un pays en guerre, de partout quadrillé ?*

BS: Ça veut dire que tout ce qui est lié au gouvernement, c'est de la collaboration ! Bravo pour cette grande trouvaille ! Celui qui a sorti cela devait s'interroger sur qui a financé ses instituteurs, ses médecins, ses parents s'ils ont travaillé dans l'administration. Même parmi les gars du FLN il y en avait qui ont travaillé dans les administrations françaises (la poste, l'EGA, la RSTA, les chemins de fer, l'éducation etc.) jusqu'au jour où ils ont été dénoncés. L'administration française était la seule pourvoyeuse de travail. Ma mère aussi devrait être une collabo parce qu'elle a perçu une pension de l'administration française !

À Chéraïa, en ce qui concerne la SAS, c'est sûr qu'ils avaient des ordres de mission, ils n'étaient pas tombés comme ça du ciel.

TY: *De toutes façons il fallait pour tout individu être muni d'un laissez-passer quel que soit le motif et, à plus forte raison, accéder à un camp de regroupement. Il y avait un contrôle des entrées et des sorties, c'est évident. Je me souviens dans les années 59-6, quand j'allais rendre visite à mes grands parents au PK 181, (route nationale Alger-Constantine), il fallait une autorisation et on était fouillé de la tête aux pieds, même enfant.*

BS: Oui, c'est sûr, jusque-là c'est vrai. Mais à l'intérieur du camp, ils n'avaient de comptes à rendre à personne. Avec Jacques Budin, quand on a vu le lieutenant de la harka avant de partir d'Ain Aghbel, il n'a pas rendu compte de ce qu'il avait fait. On est monté dans la camionnette et on est parti

TY: *Il fallait demander une camionnette ?*

BS: Hé bien oui, c'était le mode de transport. En plus, la région c'était une zone interdite, on ne pouvait circuler qu'en convoi. Il n'y avait que des convois qui circulaient.

TY: *C'est ce que m'avait dit Budin. Lorsqu'on est à Collo, il n'y a de transport que grâce au transport assuré par l'armée.*

BS: Collo, c'est un cul de sac. Pour aller à Skikda, il fallait aller attendre une semaine, il y avait un convoi par semaine¹⁷. J'allais au lycée à Constantine, il fallait attendre l'autocar, c'était une fois par semaine également.

Mais tous les jours il y avait un bateau qui faisait Collo/Skikda (aller/retour).

TY: *Combien de camps dans votre région ?*

BS: Bessombourg, (tentes puis des maisonnettes), la nuit ils allaient chez eux ; Chéraïa, il y avait une SAS, le camp c'était en dur ; Ain Aghbel c'était des tentes (c'était les Loulou) ; Chéraïa (les... étaient un peu plus profrançais que les Beni Isheq et les Ouled Attia)

TY: *Ils avaient des harkis.*

BS: La harka, là ?

TY: *Pourquoi tu dis qu'ils étaient inqualifiables ?*

BS: C'était des salauds. Ils n'étaient pas natifs de là. Ils ont commis les pires horreurs.

TY: *Ils viennent d'ailleurs ? (je pense à des rivalités anciennes)*

BS: Le lieutenant qui dirigeait la harka, c'était le fils adoptif d'un général, le général Vanuxen qui officiait à Collo, il avait donc tout le pouvoir. J'ai parlé plus haut de mon cousin Abada, son père tenait une épicerie. Les harkis sont venus et se sont servis, il leur a dit de payer, ils ont refusé de payer. Ils ont commencé à le tabasser, ils avaient un chien, un berger allemand qu'ils ont lâché sur lui. Quelqu'un a

¹⁷Dans une correspondance avec son éditeur (Plon), Mouloud Mammeri rapportait qu'il ne pouvait pas lui fournir de photos pour la simple raison qu'il n'y avait pas de transport pour se rendre à Tizi-Ouzou, se faire prendre en photo. Il y a un autocar une fois par semaine. C'est autour de cette même période. Ait Yenni, son village, étant situé à 30 km de Tizi-Ouzou. Zone interdite, il ne pouvait pas emprunter d'autres moyens de transport s'il en existait, par un heureux hasard. Abdelmalek Sayad rapporte cette même situation lorsqu'il est s'agi, pour lui, de se rendre à Bedjaia (ex. Bougie)

vu ça, il est allé voir à la SAS informer Sidi Youssef (Abada), le père de l'épicier de ce qui venait de se produire. Sidi Youssef est arrivé, les autres sont partis, il a été transporté à l'hôpital.

TY: *Il est mort ?*

BS: Pas sur le coup. La harka, c'est simple, les gens, dans les douars, préféraient avoir à faire soit à l'armée, soit à la légion plutôt qu'aux harkis. Ils ont été odieux, cruels avec la population. Voilà pourquoi je dis qu'ils sont inqualifiables.

TY: *La légion, qu'est-ce qu'elle faisait là ?*

BS: Des opérations en zone interdite. Ils avaient des infos et intervenaient. Ils balançaient du napalm.

TY: *Du napalm ?*

BS: Oui, bien sûr !

TY: *Une question encore ? Les gens que vous interviewiez comment réagissaient-ils ?*

BS: Je ne me souviens pas de tout. Ils répondaient sincèrement, c'est tout.

TY: *Ils répondaient sincèrement ? est ce que vous interrogez les femmes ?*

BS: Non ! jamais ! Même si je ne les connaissais pas, ils savaient que j'étais le petit fils du bachagha. Mon grand-père, comme je te l'ai dit, avait une aura, une réputation inégalable dans la région. Ain Aghbel, c'était notre ancien douar. Ils avaient confiance en moi. Un exemple : à son enterrement, tout le douar était présent. C'était un hadj et un sage.

TY: *J'aimerais avoir confirmation auprès de toi. Jacques Budin m'a dit qu'il n'imaginait pas qu'on puisse enquêter sans l'aval du FLN.*

BS: À mon avis, ils n'ont pas vu le sous- préfet. Le sous- préfet c'était à Collo. Ils n'y ont jamais mis les pieds, ils sont venus directement à la SAS. Je ne sais pas s'ils l'ont vu. Avec l'accord du FLN ? Je n'y crois pas beaucoup. Là c'était la zone un peu frontière. Après Bessombourg, c'était la zone

interdite, les gens étaient plutôt pro- FLN. Avant, en descendant vers Collo, c'était le train- train quotidien. Le 20 août¹⁸ a changé le paysage.

Je me souviens comme aujourd'hui, j'étais dans un salon de coiffure qui avait brutalement baissé les rideaux. De temps en temps, on jetait un coup d'oeil pour voir ce qui se passait, ça pétaradait de partout. Ce n'était pas des gens de Collo mais de Loulouj, des gens des douars environnants, Kerkera, Loulouj, qui ont appliqué sur Collo, donc ce n'était pas des gens proches du FLN.

Déjà à Bessombourg, le FLN il n'y en avait pas beaucoup. La preuve en est : un soir mon grand-père avait un jardin potager, il prenait soin de ses arbres fruitiers. Un jour, en soirée, on a vu des branches d'un arbre, un figuier, bouger anormalement. On s'est dit que c'est quelqu'un qui est venu faire un coup d'éclat. On a transmis l'info. Effectivement, c'est un homme du village d'à côté qui voulait faire une action d'éclat : tuer le bachagha.

TY: *Ton grand-père ?*

BS: Oui, cette personne est venue du village de Beni Ishaeq. Ils étaient moins FLN que ceux de Ziabra, Ouled Attia. Ouled Attia étaient plus FLN.

TY: *Pourquoi Beni Ishaeq n'étaient pas FLN ?*

BS: Ils souffraient peut-être moins de l'oppression. Il y avait le port et l'usine de Liège. C'était une véritable économie. Bessombourg, c'était la petite vie tranquille, ils travaillaient tous à l'usine. Alors que Collo ville était très engagée. Là, il y avait le FLN, pas quand j'étais petit mais après.

¹⁸ Il s'agit du 20 et 21 Aout 1955, grandes émeutes dans le Constantinois où existe une forte tension au sein des communautés européenne et musulmane. Zighout Youssef, successeur de Mourad Didouche, en est l'initiateur. Pour le FLN, l'enjeu consiste à de faire ce coup d'éclat en montrant qu'il est le seul à maîtriser le terrain. Les événements ont eu lieu dans la zone Collo – Philippeville – Constantine – Guelma. Le bilan de cette attaque compte 123 morts dont 71 dans la population européenne. L'armée française n'a pas hésité à riposter aidée par des milices privées qui se constituent, encouragées par le maire de Philippeville, pour traquer les musulmans. Une répression féroce - est d'une immense violence a fait 1 273 morts. Pour le FLN, c'est bien plus, le nombre serait de 12 000 morts. Ce sont ces événements, ceux d'El Halia, qui détermineront Jacques Soustelle à se radicaliser, à fermer tout dialogue, en donnant priorité à l'armée pour rétablir l'ordre à tout prix.

J'allais à l'école coranique, l'après-midi j'allais à la medersa ou j'apprenais l'arabe.

TY: *Et l'école ?*

BS: C'était entre les deux. Apprendre l'arabe m'a servi au lycée. J'étais presque le seul à lire et à écrire l'arabe classique.

Notre école coranique à Collo s'était singularisée à l'époque par des actes de pédophilie. Le maître de l'école s'est réfugié à Chéraïa, mais les gens du FLN l'avaient cueilli. Ils ne l'ont pas tué. Ce qu'il avait trouvé de mieux à faire c'était de se rendre à l'armée française en se faisant passer pour un membre du FLN.

TY: *Tu ne penses donc pas que le FLN se mêlait de vos enquêtes ?*

BS: Non, non, je ne crois pas... d'ailleurs s'ils avaient l'aval du FLN, ils ne se seraient pas sauvés illico. Sérieusement, ces enquêtes n'intéressaient en dehors des concernés. Le FLN avait d'autres chats à fouetter et l'armée était dans l'anéantissement de ce qui restait dans les maquis, c'était l'opération Challe. Les habitants des camps n'étaient plus une charge pour l'armée qu'autre chose car il fallait s'occuper d'eux sur place. Ça a réduit en quelque sorte leur activité.

TY: *Certains soldats disaient qu'ils s'ennuyaient et c'est pour cela qu'ils vous suivaient*

BS, ils se donnaient bonne conscience en disant qu'ils voulaient assurer notre protection ? de qui ? la journée ? dans un camp entouré de barbelés ?

TY: *Est ce que Sayad n'était pas proche du FLN ?*

BS: À l'époque, tous les étudiants, Sayad était à l'ENS, on était tous pressentis pour rejoindre le FLN. Moi, Abada. J'étais le seul musulman de ma classe. Les autres étaient tous pieds noirs. Un ami a été tué juste à l'entrée, il était chargé de surveiller les meneurs pieds noirs.

Un copain m'a sauvé la vie....Sufrazio venait en

classe avec une mitraillette. J'étais copain avec un qui était rue du Cherche- midi, Bidet¹⁹,.... Je devais rapporter à mes supérieurs du FLN les noms des pieds noirs qui s'organisaient contre le FLN.

TY: *C'est qui ce supérieur ? Un FLN ?*

BS: Oui, c'était un gars d'Annaba, une cellule locale ...

TY: *Sayad, lui ?*

BS: Pour le FLN, je ne sais pas, ça ne veut rien dire... son père était caïd.

TY: *Non, c'est son grand-père.*

BS: Moi aussi, mon père était caïd.

TY: *Vous n'en parliez pas... même après.*

BS: Non

TY: *Je pose la question car Sayad, comme Bourdieu d'ailleurs, on en fait soit des collabos (comme ci-dessus) soit alors des héros qui n'avaient qu'une idée en tête c'était de servir la révolution.*

BS: Non, ils ont fait une recherche, la preuve en est.

TY: *Ce n'est pas ouvertement pour la «révolution» algérienne.*

BS: Ils faisaient leur boulot. Peut-être que Bourdieu avait des idées, mais qu'il n'exprimait pas.

TY: *Il ne le disait pas. Il était sur la réserve.*

BS: Il ne le disait à personne.

TY: *C'était risqué.*

BS: Plus que risqué.... Il compromettrait la mission et les gens avec.

TY: *Je t'ai posé la question à titre d'information mais je n'y ai pas cru un seul instant car le gouvernement général avait ses propres équipes itinérantes issues de l'armée à travers*

¹⁹ Salah l'a retrouvé, après l'indépendance, en France, Rue du cherche-midi, dans le 6eme, à côté de l'Ecole des hautes études.

toute l'Algérie. Une telle opération (tenue secrète jusqu'en 1959) ne peut être confiée à des civils (et à des étudiants de surcroît), ça c'est le premier point. Le deuxième, lorsque Bourdieu et ses équipes commencent à mener des enquêtes, la guerre a atteint sa vitesse de croisière et on est deux ans avant l'indépendance, c'est à croire que l'administration coloniale a manqué son coup puisque ces deux enquêtes seront achevées après l'indépendance. Enfin, je crois tout simplement, comme le décrit si bien Sayad, qu'on a autorisé les enquêtes sur l'emploi et le logement (ici les camps) pour corriger l'image écornée de la France. C'est une manière de dire: « nous n'avons rien à cacher puisque des chercheurs peuvent faire un travail éminemment scientifique en toute liberté. »

BS: Je crois que tu as raison de le souligner car c'est très malsain d'avancer ce type d'arguments en pareille circonstance, c'est aujourd'hui. Ce sont des gens qui ignorent tout de l'époque et des conditions qui ont été imposées aux uns et aux autres. En plus, aujourd'hui, ça sert quelle cause, celle des extrémistes algériens et français et du monde (c'est de moi tu peux le garder ou l'enlever à ta guise).

TY. *Le Bourdieu d'hier sert à « tuer » symboliquement le Bourdieu d'aujourd'hui, celui qui propose une manière autre de voir le monde, les sociétés et cet ouragan néolibéral qui véhicule une culture fasciste, comme ceux qui essaient de refonder le système éducatif sur le rejet des travaux de Bourdieu, comme le retour à la privatisation de l'école etc..*

TY: *Ton père est décédé quand ? Et comment ? Il était différent de ton grand-père, tu m'as dit que lui c'était un collabo. Peux-tu en dire un peu plus ?*

T.Y.: *Sayad, en 1963 militait-il ?*

BS: Tellement malade je ne sais pas comment il aurait trouvé la force de militer.

TY: *Au FFS ?*

BS: Si c'est le cas, il n'en parlait jamais et je ne crois pas qu'il se soit beaucoup dépensé car c'était un très grand malade et ne pouvait en aucun cas prévoir quoi que ce soit entre ces arrêts maladie et son travail. Beaucoup oublient qu'il a vécu des moments très difficiles, très angoissants. Il a vécu dans une grande précarité. Sa grande préoccupation, c'était quoi ? Payer son loyer.

TY: *Comment faisait-il alors ?*

BS: C'était la communauté, les gens se cotisaient (ceux qui le connaissaient naturellement !)

T.Y. *Mais il y a aussi de la famille à Saint-Étienne, je crois, sa soeur peut-être. À l'époque, c'est dur, très dur pour les Algériens surtout pour prétendre à des postes dans la recherche.*

BS: Tout à fait. La recherche, courir après des crédits viendra par la suite... je te parle au début. Il a fait des petits travaux.

TY: *Il m'a dit qu'il avait aussi travaillé sur les marchés.*

BS: La question du loyer on l'a réglé en partageant le studio ! Le reste on a vivoté. Cette histoire du FFS, il n'en parlait jamais et de là à figurer comme personnalité, cela m'étonne. En plus, sérieusement, le FFS a été créé en septembre 1963 Sayad est à Paris, comment pouvait-il jouer un rôle ? Et en 1964, c'en était fini du FFS. Je ne dis rien là-dessus, car cela m'étonne, mais je suis surpris. Qu'il ait soutenu, écrit un papier, il en est capable, mais ce n'était pas un activiste ! Activer où ? Quand ? Comment ? Avec qui ? quand je sais qu'il n'avait pas de quoi payer son ticket de métro et manger le lendemain. Tu plaisantes ou quoi ?

TY.- *Pardon, si je pose la question, c'est parce qu'elle se pose et on ne peut l'écarter d'un revers de main. Un collègue, Amin Pérez rapporte dans son livre que non seulement il était au parti (FFS) et que de plus, il en était l'intellectuel organique. C'est une information importante dans une biographie et je ne pense pas que cela soit une erreur de sa part et une erreur de la mienne d'en parler avec toi. C'est tout simplement apporter de la lumière sur sa biographie, comme à celle de Bourdieu d'ailleurs à qui on attribue des faits qui sont déformés. Cela peut être d'ailleurs dans les deux sens (les panégéristes et les « assassins » symboliques).*

BS. Je n'en sais rien, mais je n'ai jamais entendu parler de cette histoire et personne de ceux que je connais (FFS ou pas) n'en parle. Sérieusement, tu connais l'Algérie, les Kabyles, Sayad serait intellectuel organique, ça serait dans toutes les bouches. Ils seraient très orgueilleux de s'en servir dans leurs luttes. Tout le monde en parlerait. Sincèrement, je ne vois pas les choses comme ça, il est capable

d'approuver Ait Ahmed parce qu'il s'est opposé à l'armée des frontières et parce qu'il voulait barrer la route à la dictature « militaire » pour une société plus démocratique et égalitariste et cela s'arrête là.

TY. Ce que tu dis fait écho à ce que j'ai lu et si c'était le cas il aurait eu un comportement très contradictoire puisque dans un écrit (un brouillon) il condamnait précisément le FFS pour avoir organisé un maquis en Kabylie (entre nous soit dit cet avis est partagé par beaucoup de Kabyles) et pour Sayad, c'était une manière de réprimer la Kabylie, une occasion en or donnée à l'armée de mater les récalcitrants et de mettre au pas (comme l'avait fait naguère l'armée française et même plus) la région. Ca d'une part, de l'autre, Ait Ahmed est arrêté et condamné en Et donc plus de FFS. Ce qui vient apporter encore des doutes sur cette appartenance au parti, c'est que Sayad va devenir le lien privilégié avec l'Algérie (avec les officiels de l'éducation) lorsqu'il fallait organiser la recherche. Dès 1965-66. S'il avait été une figure officielle, les autorités algériennes se seraient méfiées et de Bourdieu et de Sayad. Ceci pour dire que jusqu'à preuve du contraire, je reste étonnée.

T.Y. Son intégration dans la recherche s'est réalisée difficilement ?

BS: Très... un monde fermé aux étrangers. A l'époque, ce n'est pas comme aujourd'hui et l'immigration comme objet d'étude, juste après la guerre d'Algérie, était inadmissible. D'ailleurs, il a fallu du temps pour qu'il choisisse cet objet, il s'est intéressé à tout autre chose au début. Je n'aime pas revenir sur cette période, elle a été dure, dure ...